

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François-Marie BUSSARD

Nos morts : M. l'Abbé Alphonse Pannatier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 81-82

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



NOS MORTS

M. L'ABBE ALPHONSE PANNATIER

C'est avec douleur que nous avons appris la mort de M. l'Abbé Alphonse Pannatier, curé de Saillon. Nous avons coutume de le rencontrer, il y a peu de mois encore, plein de vie et de bonne humeur, constamment soucieux du bien qu'il pourrait faire à ses chers paroissiens et mettant à leur service tous les trésors de son âme d'apôtre. Sa mort est un grand deuil.

Pour retracer les principales étapes de sa courte vie, pourrait-on mieux faire que de reproduire ici les lignes si émouvantes et si reconnaissantes que des paroissiens de Saillon ont consacrées à leur curé, dans les journaux du Valais, le lendemain des funérailles. Les voici :

« M. l'Abbé Alphonse Pannatier naquit à Vernamiège, le 12 mars 1903. Après ses études aux collèges de St-Maurice et Sion, il entra au Séminaire où il se fit remarquer. Ses condisciples gardent le souvenir de l'ardeur de sa nature, de son talent pour la prédication, de son goût pour le chant et la musique. Le 4 avril 1929, il montait à l'autel. Le 7 novembre de la même année, il arrivait dans la paroisse de Saillon, qu'il ne devait plus quitter.

Le nouveau pasteur fut d'emblée sympathique. Les gens de Saillon aimaient à voir passer sur les chemins de leur campagne ce grand abbé plein d'allure, et ils avaient quelque fierté à l'appeler : Leur Curé. Ils s'attachèrent à ce jeune prêtre qui chantait la Messe comme pas un autre, et qui prêchait la parole de Dieu avec un accent si chaud et si direct. Le jeune Curé, en retour, aimait ses ouailles et son milieu, il se familiarisait avec la population, et nous savons qu'il nourrissait dans son cœur quelque désir de dormir son dernier sommeil au pied de la grande Croix de granit, qu'il apercevait du presbytère.

Il aimait sa paroisse de Saillon et il dépensa pour elle l'ardeur dont il débordait. Il embellit la trop modeste église, il changea les trois autels, il installa des orgues. Il créa un chœur mixte qu'il instruisit lui-même. Il s'appliqua à offrir à ses paroissiens des cérémonies magnifiques à l'occasion des grandes fêtes, et même, disait un de ses paysans qui aime les belles voix et les beaux sermons : « Avec lui, c'était tous les dimanches fêtes ». La vie religieuse de la paroisse se développa, et l'on put voir une Messe de minuit 1933, où toute l'assistance s'agenouilla à la Sainte Table, ce qui ne s'était jamais vu autrefois.

Au début de mars de cette année, cet homme jeune et plein de vie se sentit brusquement fatigué. Le 2 mars, il s'alitait. Le 4, qui était un dimanche, il se traîna à l'église avec 38,5 de fièvre pour dire sa messe. Ce devait être pour la dernière fois. Une grippe sournoise l'avait saisi, défiant la vigilance d'un médecin dévoué. Le 24 mars, on l'emportait à l'Hôpital. Le 28, il subissait la trépanation ; au village, ses paroissiens angoissés avaient quitté leurs travaux et étaient accourus à l'église pour implorer sa guérison. Le 7 avril, à l'Hôpital de Sion, tandis que le printemps s'éveillait sous les fenêtres de sa chambre, pleine de paroissiens qui pleuraient, il rendit son âme à Dieu. Il dort aujourd'hui au pied de la grande Croix de granit...

Les desseins de Dieu sont insondables. Que sa volonté soit faite. Le coup est terrible pour nous. Peut-être avions-nous besoin d'une aussi sévère leçon. Comme a dit le Père Carpentier dans sa magnifique oraison funèbre, si nous n'avons pas toujours écouté notre Curé pendant sa vie, « entendons la prédication de sa mort ».

A cette nécrologie si pleine de cœur, ajoutons encore le petit article qu'« une école » de Saillon a publié, dans le « Nouvelliste » du 14 avril, sur le défunt qui aimait les enfants et savait s'en faire aimer :

« Une de nos plus grandes joies de petites filles, c'était de voir arriver à notre école notre cher curé, M. l'abbé Pannatier, pour la leçon de catéchisme. Il venait avec son bon sourire, jetant comme une clarté sur les murs toujours un peu sombres d'une salle de classe. Vite, nous rangions nos effets et n'étions plus qu'oreilles pour lui.

Malgré sa haute culture, il savait se plier jusqu'à nous. Son langage simple, piqué de bons mots, émaillé d'anecdotes, gravait en traits saisissants, au burin, pour mieux dire, l'instruction religieuse dans nos esprits et dans nos cœurs. Nous étions touchées ; nous prenions des résolutions pour la vie, de ces résolutions qu'on peut oublier un certain temps, mais qui reviennent.

Son départ laisse un grand vide dans notre école. Mais de sa tombe, au pied de la croix du cimetière, il nous prêche, peut-être mieux que jamais.

Nous savons que dans les souffrances affreuses de sa maladie, deux trépanations, dont l'une, vu sa faiblesse, se fit sans anesthésie, il disait : « Je veux souffrir pour mes paroissiens de Saillon ». Maintenant qu'il dort parmi nous et que son souvenir s'éclaire dans nos mémoires, nous croyons qu'il veille encore sur sa chère paroisse et surtout sur les enfants qu'il affectionnait.

Par son rayonnement, par l'instruction religieuse et les chants pieux, il nous fit aimer Dieu qui l'a voulu. A son exemple, ce Dieu, en le servant, nous le voulons aussi ».

Nous nous associons au deuil des fidèles de Saillon et prions Dieu pour le repos de l'âme de celui qui fut sur terre un prêtre si bon et si dévoué.

F.-M. B.